

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

## Lettre d'un Solitaire II. Du Sourire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 270-274

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Lettres d'un Solitaire

## II. Du Sourire

*Monsieur,*

De longues et infructueuses recherches à la poursuite d'un vieux papier que j'aurai sans doute égaré m'ont du moins remis sous les yeux une brève étude qui m'avait intéressé autrefois et que j'avais soigneusement recueillie.

J'ai la ridicule manie des petits papiers. Je recueille beaucoup... et je ne classe jamais. Je vous recommande la méthode. On n'a rien trouvé de mieux jusqu'ici pour aboutir à un désordre fou, d'ailleurs plein de surprises et d'imprévu.

Les pages que je viens de repêcher traitent du sourire. C'est un sujet. C'est même un rude sujet... Et en les relisant, ces pages, j'y ai trouvé pour la seconde fois un certain agrément — encore que l'auteur, apparemment quelque médecin matérialiste, s'y embarrasse fort de science et d'analyse.

Vous savez, Monsieur, si la science est assez indiscreète aujourd'hui, avec quel sans-gêne elle se faufile et finit par s'imposer partout. Tout ce qui est de notre temps tient en un mot : notre temps hait le Mystère. L'antiquité judaïque entière proclame, par la voix immense des Prophètes, le triomphe du Mystère. Les plus grands entre les grands penseurs du paganisme se transmettent le sens et le respect du Mystère comme le flambeau sacré toujours près de s'éteindre et qu'il faut du reste se bien garder d'exposer au

souffle des profanes. Socrate, Platon, Aristote sont pleins du Mystère. Et rappelez-vous seulement, chez les Romains, Tacite — Tacite le Mystérieux — et cet extraordinaire Virgile dont les méditations avaient entrevu Jésus et qui, unique peut-être dans la Rome d'Auguste, *savait*, lui... Plus tard, aux troisième et quatrième siècles, le Mystère, devant l'horreur des invasions qui bouleversaient l'Occident, regretta la lointaine, la silencieuse Asie et se réfugia au fond de quelques âmes dont nous ignorons tout, mais dont les secrètes illuminations ne sont pas douteuses. Puis, ce fut le moyen-âge, le moyen-âge « énorme et subtil » et si noblement épris du Mystère. Mais, pour le châtement de nos péchés, la Réforme vint, qui prétendit, la pauvre ! instaurer, elle, le règne de « la raison humaine »...

Notre temps hait le Mystère. Il le hait d'une haine formidable. Le Mystère nous enserme, nous étreint. Le Mystère nous écrase, mais notre temps espère bien tuer le Mystère... De là, tant de recherches, aujourd'hui, tant de laborieuses analyses si comiquement dédaigneuses à l'endroit de toute abstraction. L'attention, par contre, ne se fait-elle pas de plus en plus exclusive pour le côté tangible, pour le côté « matériel » des choses ?

Ainsi, pour revenir à cet essai sur le sourire dont je vous parlais, Monsieur, le sourire est avant tout pour mon auteur une affaire de nerfs et de muscles. Ses explications sont fort savantes, mais cela est assez affligeant pour un esprit ignorant et délicat.

Et puis, les poètes, décidément, ne savent pas ce qu'ils disent : le sourire de l'enfant que nous comparons au sourire des anges et que nous prenons pour un souvenir du ciel, n'existe pas, nous dit-on. Ou du moins — car fi de la science ! et j'y vais d'une nouvelle comparaison — les yeux de l'enfant ne sont que le miroir qui vous renvoie votre image. Que les mamans en prennent leur parti : quand elles sourient à leurs tout petits et que les tout petits leur

répondent par un sourire, celui-ci est parfaitement inconscient, tout instinctif, tout animal. Le si joli sourire de l'enfant est un geste purement imitatif, nous affirment les savants.

Et, ma foi, j'ai grand'peur hélas ! qu'ils aient ici raison contre les poètes. Songez-y et vous verrez en effet, Monsieur, à quel point le sourire est peu du premier âge.

Le sourire ?...Mais c'est essentiellement l'expression de la pensée réfléchie et complexe. Il est joyeux ou mélancolique, affectueux ou méchant, accueillant ou dédaigneux, fier ou timide. Et il est beaucoup d'autres choses encore. Et il peut être tout cela à la fois, du moins en l'espace inappréciable de quelques secondes.

On n'en dirait pas autant du rire. Il est autrement spontané, et combien moins divers, surtout combien moins nuancé !

L'adolescent rit beaucoup plus qu'il ne sourit, — ou son sourire (s'il n'est pas vicieux) est presque du rire. Il n'a pas réfléchi, il n'a pas comparé, il n'a que des idées simples : il ne trouve guère l'emploi du sourire. Par contre, on sourit davantage à mesure qu'on avance dans la vie. Le vieillard ne rit pas, il sourit. Outre que le cœur s'est attristé, les sensations, jusqu'à un certain âge du moins, se sont multipliées et affinées — et le cerveau, parallèlement, s'est enrichi.

Le rire, le bon et franc rire, semble aussi être plutôt lapanage des moins cultivés, des heureux que l'éducation n'a pas trop compliqués. « Le peuple » rit vite — et voyez de quel cœur !

J'imagine que le sourire se fait plus fréquent dans une société à mesure qu'elle se sature davantage de civilisation. Si même tant de données imprévues en devaient fatalement contrarier ma théorie, ne pourrait-on pas concevoir un moment où, sur une terre trop riche d'expérience, la face humaine aurait désappris le rire, à jamais ?

Veillez considérer encore, Monsieur, que la femme rit en général moins volontiers que l'homme, et sourit davantage. Ce n'est d'ailleurs pas seulement de sa part affaire de tenue, d'élégante surveillance sur soi-même. Mais, pour si peu longues encore qu'elle ait les idées, le sourire convient sans doute mieux à son âme multiple, astucieuse et secrète. Fût-il grossier, fût-il insultant, le rire est d'un cœur droit et qui se livre.

A une certaine profondeur, la pensée aboutit d'ordinaire au sourire. La farce, qui se contente d'un esprit facile ou même de lourdes vulgarités, rit gros — et suggère le gros rire. La haute comédie sourit — et c'est à peine si vous-même souriez au *Misanthrope*. Rire et sourire : de Plaute à Térence, mesurez la distance.

Toute philosophie reste un leurre, hors de la Révélation. Sincère, la pensée philosophique, hors de la Révélation, conclut fatalement au sourire, — au sourire universel, au sourire *essentiel*, je veux dire au scepticisme. Quant à moi, si vous m'enlevez Jésus-Christ, je tiens le scepticisme pour le terme suprême, pour le dernier mot de la Raison. Né païen, j'eusse confié ma tête au scepticisme et, couché sur le bord de la route, j'aurais *souri...* en regardant la vie couler, les ambitieux s'entre-déchirer, les « sages » — ô ironie ! consolante ironie ! — les « sages » discuter comme des fous et se perdre dans leurs contradictions... Après le dur rocher dans lequel nous avons planté la Croix et où nous traînons à genoux notre désolation, savez-vous rien de meilleur en effet que le « mol oreiller du scepticisme » ?

J'ai vu de près, cinq ou six fois, un sourire illustre dans les lettres françaises contemporaines. L'homme auquel je pense a fait, je crois bien, le tour des idées, — car la vie lui a enseigné plus libéralement qu'à personne ce qui ne s'apprend pas dans les manuels. Epoux et père, il a expérimenté la plénitude des tristesses après la plénitude des

joies intimes. De longs succès au théâtre, dans le roman et surtout dans la critique lui ont valu l'argent, la célébrité et le très précieux honneur d'être le guide de toute une génération. Ecrivain glorieux un instant fourvoyé dans la politique, il a connu cette rare fortune de pouvoir un moment savourer la grande popularité sans cesser jamais d'être un pur aristocrate de l'intelligence... Aujourd'hui, il *sourit* — d'un sourire qui ne s'efface pas et qui vaut, je vous assure, Monsieur, bien des livres profonds et les discours les plus éloquents du monde....

Le sourire est le suprême aboutissement de l'humaine sagesse....

Adieu, Monsieur.

*Le Solitaire.*